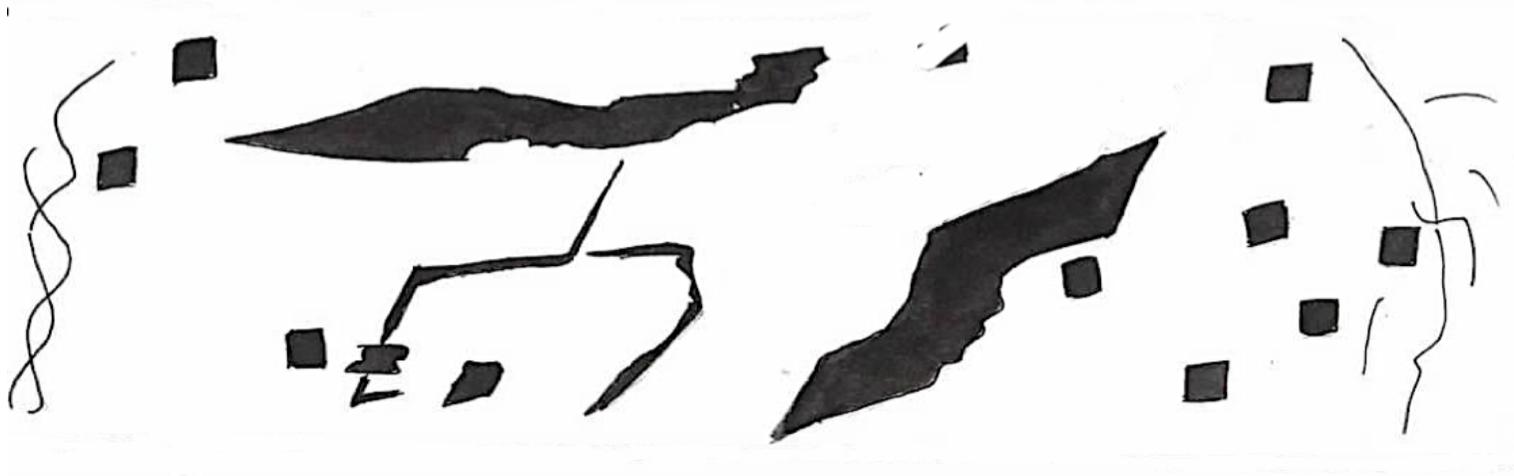


Delphine Jalabert

Archéologies subjectives



Installations textuelles

Le châle de la Dame d'Izé, 2021

La cape de Maurice G., 2022/23

L'ÉVENEMENT, 2024



Au début était la broderie

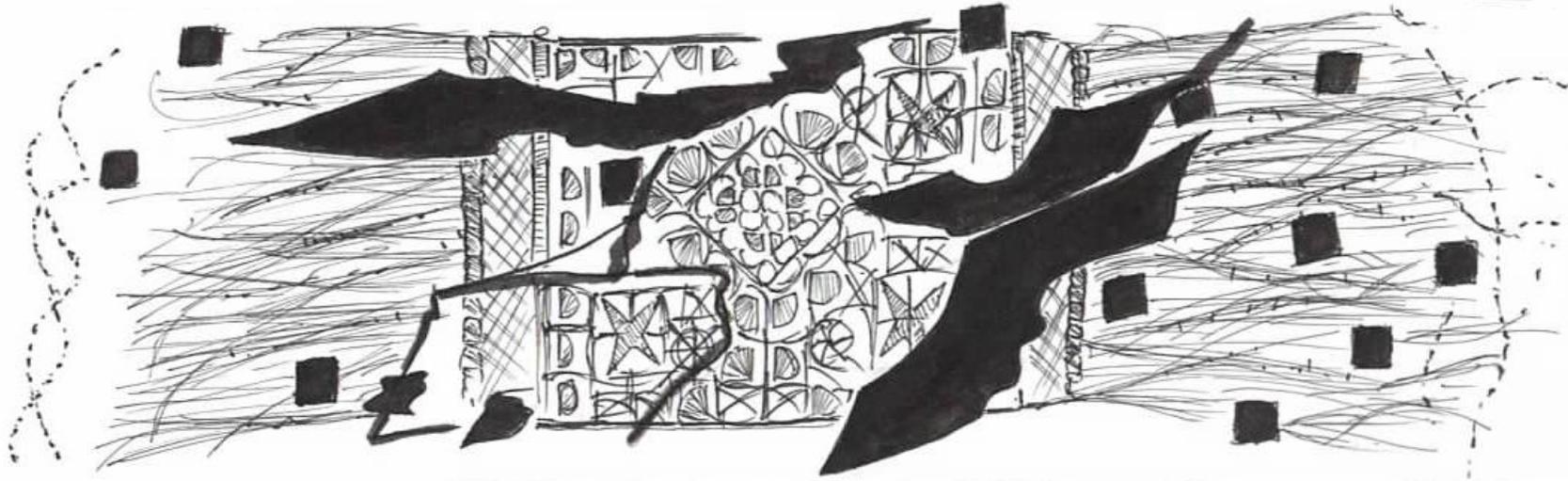
La plasticienne Delphine Jalabert a depuis plusieurs années déporté sa pratique de sculpteur (en bronze, puis plus récemment en pâte à papier) du modelage vers l'art textile, un travail minutieux et sacerdotal d'assemblage et de borderie : c'est toujours de l'ajout de matière que naît le volume, mais ici la matière est toile, tissus, fragments, perles, fil et broderies anciennes parfois glanées mais surtout donnés par d'autres, l'artiste s'en trouvant dépositaires, souvent familialement, parfois par rencontre ou hasard. L'ensemble de ces matières est transmis à l'artiste qui l'organise, le tisse, le bouleverse, et c'est donc mémoires et histoires collectives ou individuelles qui passent entre ses doigts et se retrouvent ainsi patiemment assemblées, tissées, re-questionnée dans une sorte d'ethnologie intuitive et énigmatique. Chaque pièce est un travail de longue haleine, et l'artiste a pris pour habitude d'habiller sa solitude attentive de lectures et d'écoutes de travaux d'ethnologie (Maurice Godelier, Jeanne Favret Saada, Vincianne Despres, Corinne Sombrun...) non que les pièces soient de livres illustrations, mais plutôt que ces (autres) recherches, paroles, voix (qui sont d'autres tissages, sociaux ceux-là) viennent percuter ou caresser son travail, qui s'en trouve influencé, coloré la plupart du temps presque inconsciemment. Le résultat en est de longues pièces à la beauté complexe et cartographique qui semblent bruisser, murmurer de tous ces dons, transmissions, influences...en un mot de tout cette complexe humanité. Voulant rompre sa solitude et arrêter la rêverie du promeneur, souhaitant donner chair à cette matière dont on ne peut saisir toute la profondeur en la touchant tant elle est fragile et croyant peut-être faire entendre certains de ces murmures, elle imagine avec culot un principe de commande en s'adressant à un auteur de spectacle vivant (Sébastien Le Guen, qui mêle recherche sur le mouvement et dessins pour composer son écriture). Le principe en est simple, presque biblique : une pièce, ou relique associée à un livre (dans le cas de la relique n°2, il s'agit de « *Les mots, la mort, les sorts* » de Jeanne Favret Saada qui pour l'artiste a plus d'un lien avec la relique (sans qu'elle ne le révèle à l'auteur en premier lieu), à lui « d'en faire quelque chose ».

De la cartographie à l'archéologie subjective

Sébastien Le Guen prend généralement comme point de départ de son écriture à destination de spectacles des archives ou des objets ; objets à partir desquels il tisse une fiction composée d'éléments réels qui se répondent, s'entrelacent, s'entrecroisent. Il aime à plonger dans la matière et faire une recherche, selon ses propres mots « sans aucune méthode », autre que celle de suivre les coïncidences ou les correspondances révélées par sa propre sensibilité. Sa première ambition pour répondre à cette première commande (pour laquelle la solitude réflexive du confinement aura été précieuse), a été le souci d'arrêter le visiteur, qu'il prenne le temps de faire corps avec cette matière aux multiples couches de sens, qu'il devienne littéralement spectateur de cette fiction de toile là où il n'aurait peut-être posé ses yeux que quelques secondes. Pour mieux saisir toute l'ampleur et la complexité du travail de Delphine Jalabert, il a d'abord patiemment cartographié la relique, analysant et mettant en valeur de nombreuses couches, zones, ou îlots et s'est plu à leur donner ensuite une existence fictionnelle, une raison d'être poétique, dans un cheminement presque archéologique l'entraînant par correspondance et inexorablement vers le livre originel de Jeanne Favret Saada dont il poursuivait en parallèle la lecture (répondant ainsi scrupuleusement et malicieusement à la commande). Partant du réel énigmatique de la toile , il sautait alors par petites touches dans la fiction qui le ramenait ainsi comme le ressac vers le réel du travail scientifique de l'ethnologue faisant un nom moins étrange parallèle avec ce que tisse le récit de ce terrain sur la sorcellerie en Mayenne : tous les éléments et faits sont réels, mais ce qu'ils ont de magique (où la seule chose qu'ils ont de magique) est la manière dont se tissent les relations entre les différents protagonistes ou groupes. Le réel saute dans la fiction qui la ramène inexorablement au réel comme l'ethnologue devenant presque sorcière pour finir par douter de son propre travail scientifique. Ainsi presque malgré lui (l'objet relique autant que l'auteur) le châle de la Dame d'Izé était né.



Le châle de la dame d'Izé – installation n°1 – 2021



Un peu plus qu'une installation, un peu moins qu'un spectacle, la première installation, *la Châle de la dame d'Izé* emprunte à l'entresort de foire son rituel : le visiteur /spectateur est accueilli à deux maximums dans un espace clos, sorte de bureau d'un scientifique (un ethnologue ? un archéologue ? un voyageur assurément) imaginaire et absent et à la décoration sommaire. Une longue table, une chaise, la toile/relique étalée sous une lampe de bureau, deux casques audio et un ordinateur auquel ils sont reliés avec ce message emprunté au folklore de la sorcellerie, comme un clin d'œil numérique « appuie sur la barre d'espace si tu l'oses ». Si tu l'oses, commence alors 8 minutes de montage d'images toutes dessinées (variations sur la cartographie et de ce qu'elle suggère à la manière parfois d'un test de Rorschach, ou plus prosaïquement par associations, coïncidences, empreintes, filigranes) accompagné d'un texte explicatif et déroutant (une voix féminine forcément, celle de l'artiste elle-même en l'occurrence) et serti pas un environnement sonore délicat confié à un troisième artiste (le musicien et compositeur Nicolas Beck.). Ce montage qui empreinte les codes du power point tout en jouant avec eux, entraîne le spectateur là aussi malgré lui sur les pas de la même archéologie subjective emprunté par Sébastien Le Guen, dans laquelle il s'est plu à se perdre. Il oblige à suivre tous les méandres et chemins qu'il a cru percevoir de la relique dans un aller-retour entre l'écran et la pièce (auquel chacun imprime son rythme personnel ses choix, ses priorités entre la pièce, l'écran et le son, texte lu, texte entendu) pour être finalement et inexorablement ramené au corps du récit : le livre de Jeanne Favret Saada. *Les mots, la mort, les sorts*. Certains l'auront lu, certains le liront. En auront entendu parler, en parleront. Il est là, présent, la dame derrière la dame, comme posé sur le manteau de la cheminée. Le voyage est drôle, troublant déroutant et les spectateurs sortent avec le sentiment d'être « entré dans la pièce » sans pourtant l'avoir touchée.

La cape de Maurice G – installation n° 2 – 2023

Devant le succès et l'intérêt rencontrés par le châle de la dame d'Izé qui tiennent autant de la pertinence de la proposition, que de la précision énigmatique de sa réalisation (devenue une conversation entre les trois artistes) et de sa poétique particulière tout en humour, en mystère et en variations sur le réel, les artistes décident de retenter l'expérience et d'inscrire la châle de la Dame d'Izé dans un triptyque où cette pièce serait la première de trois installations conçues comme un parcours avec pour vocation d'être présentées ensemble ou séparément. Le principe de la commande (une œuvre en ce cas la relique n°1 associée par Delphine Jalabert à un livre en ce cas *l'énigme du don* de l'ethnologue Maurice Godelier) est maintenu tant la première leur a semblé juste eu égard d'une part à la précision du travail initial de Delphine Jalabert, et d'autre part au riche inconfort dans lequel elle a mis Sébastien Le Guen, ce qui l'a obligé à plonger dans la matière textile et dans le sens textuel et à développer de nouveaux outils, bref à le placer dans une vraie dynamique de création – les deux artistes se plaçant également de nouveau sous l'écoute précise et bienveillante du musicien et créateur sonore Nicolas Beck. C'est ici les méandres et construction complexes du don et contre don qui seront traitées, dans une ethnologie fantasque remontant dans le temps le trajet de la relique à qui l'on prête une origine Baruya (une tribu de Papouasie Nouvelle Guinée objet elle-même d'étude de Maurice Godelier). Il est aussi question de temps que l'on passe et que l'on donne (don ultime ?) en prêtant l'oreille au tissage de cette fiction. Si le dispositif est proche (là aussi un rapport intime à l'objet pour quelques spectateurs) il fonctionne très différemment (les artistes souhaitant brouiller et ré-interroger ainsi leur propres codes) : il ne s'agit plus d'un film d'animation graphique accompagné d'un texte mais d'une vidéo de 7 minutes diffusée sur un téléphone lui-même se trouvant au fond d'une boîte que l'on décide (ou non) d'ouvrir : il s'agit d'une conférence/récit imaginaire d'un ethnologue. De nouveau le choix sera donné entre l'œuvre relique et l'écran (le son et le texte opérant des liens) même si la petitesse de l'écran et le montage alternant plans fixes allés et retours sur le pseudo You tubeur ont pour objectif que le spectateur se plonge dans l'examen de la relique, emporté et égaré par le sens du récit mélangeant lui, description clinique, informations historiques et scientifiques, saillies humoristiques et imaginaires.



L'ÉVENEMENT – installation n°3 - 2024

Le travail sur la 3ème relique a suivi le même principe de commande envers Sébastien Le Guen et Nicolas Beck, et donc de choix opérés par Delphine Jalabert, et est pratiquement elle-même une méta relique puisque c'est un canevas réalisée par la propre mère de Delphine Jalabert. Elle représente une scène de chasse en forêt selon une esthétique réaliste proche des années 20 et était exposée sous la poussière d'une cage d'escalier dans la maison d'enfance de l'artiste. A la faveur d'une rénovation (une première transformation), la forêt a été décrochée et menacée de mise au rebut. L'artiste a alors demandé l'œuvre à sa mère pour *en faire quelque chose* (il s'agit donc d'un tout autre type de transmission). De dimension importante, (2mx 1,5m) elle place d'emblée ce troisième projet d'installation dans une autre dimension. Fidèle aux principes développés dans les autres archéologies, Delphine Jalabert a patiemment entrepris par l'apport de textiles, perles, sequins, fils, un retissage faisant disparaître la scène de chasse (dont on perçoit peut-être encore malgré tout l'empreinte de la violence) au profit d'une forêt étrange peuplée là encore de mots, de mort, de sorts... à l'évidence chargée de tous les mystères discrets et enfouis des contes de fée. Pièce maîtresse du triptyque elle est cette fois en lien avec le livre de Nastajia Martin *Croire aux fauves*, relatant son effroyable rencontre/accident en forêt avec une ourse, et comment celle-ci l'a fait basculer dans le monde des morts, et devenir elle-même une *miedka* (moitié ourse moitié humaine) statut très particulier chez les even du kamtchatka. S'appuyant également sur plusieurs ouvrages liés aux contes, Sébastien Le Guen a proposé une réécriture poétique et énigmatique de ce récit et les trois artistes ont composé une expérience visuelle (la toile vibrant de lumières et de couleurs dans un procédé vidéo conçue pour l'œuvre) et auditive (spatialisation) troublante dont, tout comme la protagoniste de l'histoire on ne ressort pas indemne.



Delphine Jalabert, artiste plasticienne

Elle débute sa formation artistique aux Beaux Arts de Nîmes c'est ensuite par la scénographie et les décors de théâtre que sa pratique évolue, pour enfin être formée dans une fonderie d'Art dans laquelle elle travaillera 6 ans. En 2006, elle a créé son propre atelier dans lequel elle expérimente de nouveaux matériaux, comme le papier, le tissu et fait évoluer son écriture. Elle réalise en parallèle de ses créations artistiques plastiques, des bijoux et du mobilier.

Aujourd'hui Delphine continue de réaliser ponctuellement des créations scéniques, elle répond toujours aussi à des commandes en lien avec la fonderie comme des travaux de moulage ou tirage de cire. Elle intervient comme formatrice en sculpture ou Arts plastiques.

Son travail plastique personnel actuel est axé vers l'Art textile, elle collabore notamment avec l'artiste peintre anglais John Skinner, l'artiste créatrice textile Claire Schneider, avec l'artiste Sébastien

Le Guen. Mais aussi Françoise Lely : photographe et Nicolas Beck musicien

Sébastien Le Guen, auteur de cirque

Après des études distraites en Philosophie et des années de théâtre amateur (fonde et anime de 1992 à 1995, L'inénarrable théâtre à Laval (53), Sébastien Le Guen se forme au Lido, centre des arts du cirque de Toulouse de 1995 à 1998 comme fildeferiste auprès notamment d'Isabelle Brisset, Olivier Roustan ou Antoine Rigot. Il fonde en 1999 Lonely circus, dont il est depuis directeur artistique. Cette compagnie de cirque contemporain a produit et exploité 7 créations pour plus de 700 représentations en France et à l'étranger en faisant appel à différents metteurs en scènes ou chorégraphes et également à des auteurs dans le cadre de commandes d'écritures. Lonely circus, a été compagnie associée à la verrerie d'Alès, pôle national du cirque pendant quatre ans et au théâtre de Bourg-en-Bresse pendant 3 ans Il est par ailleurs régulièrement interprète dans différents projets de cirque ou de théâtre et pratique le dessin de manière indisciplinée.

Nicolas Beck, designer sonore

Contrebassiste de formation, Nicolas Beck découvre en 2005, en Crète, le Tarhu, instrument contemporain d'inspiration ottomane, croisement du violoncelle et des vièles orientales. Il ira en Grèce et en Turquie pour en étudier les différentes techniques sans pour autant délaisser sa culture européenne et son goût pour les musiques actuelles et improvisées, notamment avec le collectif OH !!! participe à plusieurs projets de créations transversales, entre jazz et musiques du monde (Sha'ir Majnun, Les Cavaliers de L'Aurès, Aziz Sahmaoui & The Walk), et crée le projet « FACES » avec la grande poétesse Syrienne Maram Al Masri. Il se produit depuis de nombreuses années à travers le monde entier, avec des formations aussi variées que L'Hijâz'Car, Shezar, L'Electrik GEM, Houria Aïchi. Il effectue par ailleurs un travail autour du théâtre et de la danse, devient musicien/compositeur pour les compagnies Moska et L'Awantura et participe régulièrement à différents projets de création pluridisciplinaires (Cie Blicke, Les Actuelles, Cabane).

Le châle de la dame D'Izé – 2021

Installation : Delphine Jalabert et Sébastien Le Guen – Design sonore : Nicolas Beck

Durée 9'30 pour 2 spectateurs audio casqués ; projection video sur un mur blanc. Composition possible avec le mobilier en local sur étude 1Prise de courant 16A. 1 médiateur présent, formation assurée lors de l'installation

La cape de Maurice G. – 2023

Installation : Delphine Jalabert et Sébastien Le Guen – Design sonore : Nicolas Beck

Durée 7 'pour 2 spectateurs audio casqués ; composition possible avec le mobilier en local sur étude. 1Prise de courant 16A. 1 médiateur présent, formation assurée lors de l'installation

La cape et le châle peuvent fonctionner ensemble dans le même espace avec le même médiateur

L'EVENement – 2024

Installation : Delphine Jalabert et Sébastien Le Guen – Design sonore : Nicolas Beck – Montage vidéo : Mathilde Beck Durée 9'30 - jusqu'à 15 spectateurs. Espace séparé de 3 x 8m minimum dans le noir total (projection video exigeante) et présence importante du son en spatialisation. Même médiateur possible mais nécessité de notions en vidéo



Delphine Jalabert

55 rue de la Liberté

34200 SETE

Tel : 0620526522

Email : jalabertdelphine@gmail.com <http://delphinejalabert.com>